

Introduction

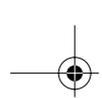
Le capitalisme a perdu l'esprit : la misère spirituelle y règne. Les sociétés de contrôle sont devenues incontrôlables, profondément irrationnelles, sans raison, sans motif d'espérer. Ceux qui pensent ne plus *rien* avoir à attendre du développement du capitalisme hyperindustriel y sont de plus en plus nombreux.

J'étudie ici plus avant les causes et les conséquences de cette perte de l'esprit du capitalisme à travers une lecture critique du *Nouvel Esprit du capitalisme*, de Luc Boltanski et Ève Chiapello. Ils y développent l'idée que 1968 aura préparé l'avènement d'un nouvel âge du capitalisme. C'est une idée intéressante, suggestive et souvent convaincante. Ce que *Le Nouvel Esprit du capitalisme* appelle la « critique artiste » est le discours spécifique de 1968 comme critique du surmoi « bourgeois », et, selon eux, c'est cette « critique artiste » qui aurait été à l'origine d'un « nouvel esprit » du capitalisme.

Même si je comprends bien l'intérêt de distinguer cette « critique artiste », comme le proposent les auteurs de ce *Nouvel Esprit du capitalisme*, de ce que l'on appelle la critique sociale, je ne crois pas que la « critique artiste » soit en quoi que ce soit une cause de la mutation du capitalisme qui conduit aux sociétés de contrôle devenant elles-mêmes incontrôlables. Je crois plutôt que 1968 est ce qui traduit soudainement, et en surface, des processus beaucoup plus souterrains et beaucoup plus anciens, et qui travaillent sans doute dès la fin du XIX^e siècle le capitalisme en tant qu'il constitue une nouvelle forme d'économie libidinale.

En revanche, les soubresauts de 1968 sont les premiers symp-





Mécréance et discrédit 3

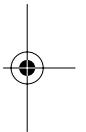
tômes politiques, économiques et sociaux d'une perte de l'esprit du capitalisme qui consiste en un processus de désublimation dont les effets se font sentir en propre, c'est-à-dire comme destruction de l'esprit *par* le capitalisme.

Depuis 1968, ce processus s'est poursuivi de telle sorte qu'il semble mener vers la destruction du capitalisme, c'est-à-dire vers la liquidation totale de son esprit par ce capitalisme lui-même. La libido, qui est l'énergie du capitalisme, tend à s'épuiser, et s'efface, et, avec elle, la sublimation comme pouvoir de socialisation, laissant la place au règne des pulsions. *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, qui ne voit pas venir cet état de fait, croit au contraire que règne un « nouvel esprit ».

Cette erreur d'analyse procède d'une compréhension sommaire des références philosophiques mobilisées selon ses auteurs par la « critique artiste ». En particulier, les enjeux de la pensée de Herbert Marcuse, qui aura joué un rôle notoire dans les courants politiques à l'origine des événements de l'année 1968, aux USA, en Allemagne, et surtout en France, sont entièrement passés sous silence, alors même qu'ils consistent précisément à récuser le présupposé selon lequel on pourrait séparer « critique artiste » et « critique sociale ».

Car Marcuse pose que les questions psychopathologiques sont bien plus fondamentalement des questions sociopathologiques. Et cela le conduit à juste titre à critiquer la tendance de Freud à ontologiser des états de fait historiques. Cependant, je crois que cette critique de Freud par Marcuse, bien que je la considère légitime, repose elle-même sur une erreur de lecture de Freud qui constitue une véritable régression par rapport aux avancées freudiennes lorsqu'elles conduisent à penser par composition de tendances, et non plus par opposition de principes.

Ici, la position classiquement marxiste de Marcuse, qui consiste à raisonner depuis la lutte des classes, l'empêche de comprendre ce qu'il y a de tout à fait nouveau dans Freud. Du même coup, Marcuse répète et accentue les faiblesses du discours de Freud lui-même quant à la technique et à l'industrie, ce qui le conduit à tenir le discours d'émancipation du plaisir et de libération des instincts typique de 1968, alors même qu'il montre dès 1955 que le capitalisme est le premier et le véritable bénéficiaire de la liqui-





Introduction

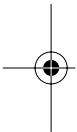
dation de toutes les barrières surmoïques et le véritable acteur du processus de désublimation.

En critiquant ce discours de Marcuse, il s'agit ici de montrer que, pour penser l'éthique, les mœurs et la morale, c'est-à-dire le surmoi, dans leur relation à la justice et au droit, c'est-à-dire à la politique, et au moment où le capitalisme substitue à l'autorité du *super ego* ce que Marcuse appelle déjà, et si justement, l'*automatisation du surmoi*, il faut penser la technicité originaire du désir, et comme processus d'adoption, c'est-à-dire comme faculté originaire qu'a la libido de se détourner de ses objets : la libido est le détournement originaire de la libido, comme défaut d'origine de la libido, c'est-à-dire aussi comme perversion, là où, au contraire, Marcuse croit pouvoir exhumer un âge d'or de la libido qu'il s'agirait, par une lutte révolutionnaire, de reconquérir : celui où le principe de plaisir dominerait le principe de réalité, celui où les « instincts » seraient « libérés ». Ce discours ne voit pas que le plaisir, qui se forme dans sa confrontation à la réalité, repose sur une composition de tendances plutôt que sur leur opposition – toute la question étant la liaison de ces tendances par le désir, et leur décomposition menant au règne des pulsions, c'est-à-dire à la misère spirituelle.

Celle-ci est ce qui résulte, je l'ai longuement soutenu dans *Mécréance et Discrédit 2. Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés* – qui paraît en même temps que le présent tome – d'une exploitation systématique des situations d'addiction par le marketing. Pour autant, il s'agit ici d'affiner cette question en posant que l'objet du désir est *toujours*, par sa structure même, un objet d'addiction. L'objet désiré est l'objet dont le sujet du désir dépend. Or, cette dépendance est aussi ce que Platon décrit à propos de l'hypomnèse, c'est-à-dire de cette prothèse de la mémoire qu'est l'écriture, et qu'il appelle le *pharmakon*.

Comme technologies de l'esprit, c'est-à-dire comme supports de l'*otium*, du soin, *cura*, ou, en grec, *therapeuma*¹, les *hypomné-*

1. *Therapeutès* : serviteur ou adorateur d'un dieu ; celui qui soigne ; médecin. *Therapeutikos* : qui prend soin de, obligeant, serviable, adonné au service religieux, art de prendre soin. *Therapeutikós* : avec empressement ou obligeance.

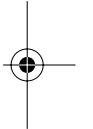




Mécréance et discrédit 3

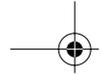
mata – dont j'avais ouvert la question dans *Mécréance et Discrédit 1. La décadence des démocraties industrielles* – sont des *pharmaka*, c'est-à-dire tout aussi bien des poisons que des remèdes. Dès lors, la politique – entendue comme soin qu'une société prend à elle-même, étant intrinsèquement perverse, puisque son énergie spirituelle et sociale, la libido, est par nature ce qui s'attache à ce qui la détruit – doit être pensée, face à cette *incurie* qu'est devenu le capitalisme hyperindustriel, comme une *écologie libidinale*.

C'est une telle perspective qu'ouvre la conclusion de cet ouvrage, en vue de préparer les propositions positives en matière de nouvelle forme de puissance publique et de politique industrielle des technologies de l'esprit qui feront la matière du quatrième tome de *Mécréance et Discrédit*.



Therapeutos : qu'on peut cultiver ; guérissable. *Therapeutris* : religieuse. *Therapeuô* : prendre soi, servir, entourer de soins, sollicitude : honorer les dieux, les parents ; faire le service des temples, s'occuper des choses du culte, cultiver la terre, prendre soin de son âme, de son intelligence, rendre service ; donner des soins médicaux, traiter ; prendre soin de soi (d'après Bailly, *Dictionnaire grec français*, Hachette, 1950).





I

Sociopathologie de 1968



